

LA PRISE DU FAUBOURG ST-ANTOINE

(Souvenirs d'un gamin de Paris)

JUN 1848

..... Mes parents demeuraient rue St-Claude, au coin du boulevard. Je me levai à quatre heures du matin, à l'heure où l'on dormait chez nous, je me glissai sans bruit dehors, vite je descendis les trois étages, la porte de la rue était ouverte, je sortis.

La rue était toute délavée, la barricade qui était en face de la porte et qui entravait en même temps et la rue St-Claude et la rue du Harlay, avait été éventrée.

En remontant vers le boulevard, j'entrai dans la cour où j'avais vu porter les blessés la veille.

La cour était vide, la porte d'un petit caveau était ouverte, j'avancai la tête et je reculai bien vite, un homme était étendu là. Je retournai dans la rue et j'allai dire au concierge de notre maison que je venais de voir un insurgé couché dans la cave du marbrier; le concierge vint, avec M. Durand, notre propriétaire.

L'homme était tué; nous le reconnûmes tous trois pour l'avoir vu la veille, avant l'attaque de la barricade.

C'était un grand gaillard de vingt-huit à trente ans, très brun; sa chevelure était abondante; il portait toute sa barbe; il avait reçu la balle juste entre les deux yeux; le sang lui couvrait toute une partie du visage et avait coulé jusque sur sa poitrine.

Avant la mort (je me souviens qu'on le constata, car j'étais trop jeune pour l'observer moi-même, j'avais onze ans), soit d'un coup de hache, soit d'un coup de sabre, on lui avait coupé la main et tous les doigts pendaient retenus seulement par quelques fibres.

Les deux hommes causaient entre eux de l'état des choses.

Je leur entendis dire que le faubourg St-Antoine n'était pas encore pris, qu'il avait jusqu'à neuf heures pour se rendre; je n'hésitai pas, je courus aussitôt, remontai le boulevard et me dirigeai du côté du faubourg.

La garde mobile et la garde nationale occupaient les abords de la place de la Bastille, sur le boulevard: la ligne et l'artillerie s'étendaient sur la place, de la rue des Tournelles au boulevard Bourdon.

Mon père était ciseleur; pour ne pas abîmer le cuivre avec l'acier des étaux, on se sert de mâchoires de plomb. Ces mâchoires se fondaient chez nous. Pour donner un prétexte à ma sortie matinale, je ramassai, le long du chemin, le plomb des balles mortes que je voulais rapporter à la maison.

Comme les troupes empêchaient d'approcher, je descendis par la rue des Tournelles et je me trouvais sur la place.

J'eus peur.

Il était huit heures et demie environ; tout autour de moi des soldats... et encore des soldats, comme je ne les avais jamais vus: sales, boueux et débraillés, les visages et les mains noirs de poudre. Lorsque je levai la tête, à toutes les fenêtres scintillaient des fusils; je regardai derrière moi, je vis la gueule menaçante des canons.

Devant moi, la barricade, haute de deux étages, avec un drapeau rouge qui jouait dans le vent. A toutes les fenêtres du faubourg, de la rue de Charenton, de la rue de la Roquette, en guise de rideaux pendaient des matelas; au centre des magasins de la Belle-Fermière, des insurgés fumaient, assis sur le bord des fenêtres.

Devant ce calme immense et cette apparence de tranquillité, je repris ma quiétude et je me dirigeai vers la colonne (c'était de cela que j'étais envieux), je voulais voir les morts que l'on avait couchés dans le trou pratiqué quelque temps avant pour descendre sous la colonne les victimes de février.

Arrivé sur le trottoir et contre les grilles du piédestal, en amassant les balles aplaties, je trouvai un sou dans le sang coagulé dont le trottoir était couvert. Un sergent accourut.

—Qu'est-ce que tu ramasses donc, toi?

—Moi, monsieur, des balles.

—Qu'est-ce qui t'envoie?

—Personne.

—Pourquoi ramasse-tu ça?

J'expliquai au sergent l'emploi que je voulais en faire. Il me regarda quelques minutes fixement; puis, sûr que je disais vrai, il me fit vider mes poches... me prit mon sou et me renvoya en me menaçant.

Je me dirigeai vivement vers le canal pour me sauver par la rue du Chemin-Vert; mais, au moment où je passais devant la cour d'Amoy, les tambours battirent, les clairons sonnèrent, et toutes les troupes s'ébranlèrent.

—Par ici, toi, eh! Et, entraîné avec quatre individus, je rentrai dans les magasins de la Belle-Fermière, dont ils fermèrent la porte qu'ils barricadèrent avec des comptoirs.

Je sortis par la rue de la Roquette, en suivant toujours les hommes qui criaient: "Aux armes! aux armes!"

Je me trouvais, deux minutes après, derrière la grande barricade du faubourg.

Un homme, sorti par la fenêtre du premier étage, était monté au sommet de la barricade, et, s'appuyant sur la hampe du drapeau, en brandissant un fusil, il cria:

—Vive la République démocratique et sociale!

Ce cri retentit dans le silence. Les insurgés apprêtaient leurs armes et choisissaient leur place de combat.

Le premier coup de neuf heures sonna. Un frisson me parcourut le sang; je me glissai le long des boutiques jusqu'à la seconde barricade, construite à environ cinquante pas de la première: je grimpais par une brèche, lorsqu'une détonation épouvantable retentit. Le sol trembla, les vitres éclatèrent, et les pavés, écrasés par la mitraille, tuèrent quelques malheureux et couvrirent les autres d'éclats de grès.

Plus de vingt individus râlerent sur le sable. Au bruit de la fusillade se mêlèrent les plaintes et les hurlements des blessés.

Epouvanté mes jambes tremblèrent et refusèrent de me porter. Je voulais crier, et la voix ne pouvait sortir de ma gorge. Un homme, couché au sommet de la barricade, redescendit en criant à mi-voix:

—A nous! voilà les mobiles!

Et au même moment, les soldats parurent; l'un d'eux chercha à arracher le grand drapeau rouge que la mitraille avait hachonné. Une lutte d'une minute s'engagea corps à corps, à coups de sabre et de baïonnettes, de couteaux et de pavés même, car je vis un malheureux à qui on défonce la poitrine.

Des insurgés et des gardes mobiles se tordaient agonisants au bas de la forteresse du faubourg. Un homme livide, les traits contractés, les yeux presque sortis de l'orbite, cherchait à gagner l'ambulance, les mains appuyées sur son ventre, qu'une baïonnette avait ouvert, et, comprimant ses intestins sanglants, il tomba avant d'avoir fait dix pas...

Oh! le cri! je l'entends encore!...

Le grand drapeau rouge fluttait toujours.

Le canon recommença à vomir la mitraille, et la fusillade, des fenêtres, lui répondit...

Tout à coup on cria:

—Au feu! au feu!

Afin d'en déloger les insurgés dont le tir plus sûr tuait les artilleurs sur leurs pièces, le magasin de la succursale de la Belle-Fermière avait été incendié par les boulets rouges.

Chaque décharge des batteries abîmait la barricade, le nombre des morts et des blessés était énorme; un second assaut repoussa les insurgés jusqu'au deuxième retranchement; on se battit encore corps à corps; cinq à six mobiles seulement parvinrent à s'échapper, les autres furent tués.

Est-ce l'odeur de la poudre, le cri des victimes, la vue de ces massacres, je vins me mêler aux combattants. Une femme, jeune encore, sortit d'une allée, me remit des cornets de poudre et des balles que j'allais distribuer aux tirailleurs huchés sur la barricade.

Je portais des munitions à un homme qui tirait par une meurtrière ménagée dans les pavés, et faite d'un goulot de bouteille; je lui donnais de la poudre, lorsqu'une balle lui traversa le cou, le sang jaillit et me frappa la figure.

Le canon venait de se taire. Des fenêtres on cria:

—Aux armes! aux armes! gare, gare, les voilà tous!

Comme il était impossible de défendre la première barricade que le canon avait presque rasée, tous les insurgés gagnèrent la seconde redoute.

Dans le sautoir-qui-peut, la femme aux munitions me poussa en disant:

—Vite! vite! le culletons, le gosse.

Je grimpai et lui donnai la main pour l'aider à passer par-dessus le pavé.

Ce second assaut avait encore été repoussé, mais le grand drapeau rouge était enlevé.

Sur le sol délavé, plus de trente malheureux criaient, râlaient, se tordaient, il était impossible de leur porter secours.

Sans être occupée, la première barricade était prise, il fallait vite fermer et défendre la seconde.

Le canon recommença son œuvre.

Je portais des pavés pour fermer la brèche, lorsque je vis la femme dégringoler d'une façon si drôle et si peu décente, que tout le monde se mit à rire. Elle n'avait pas glissé, la malheureuse, un biscuit lui avait écrasé la tête... C'était horrible!

Cette fois, je cherchai le moyen de regagner le boulevard; un petit homme en uniforme de garde nationale me dit:

—Allons, moutard, fichtre ton camp... dans dix minutes il ne faudra que des hommes ici.

Il me fit entrer dans une cour passage; dans cette cour, il tira un seau d'eau, retira son uniforme, le roula autour de son fusil et jeta le tout dans le puits; il retourna ses poches, les secoua pour faire tomber la poudre, puis il se lava la figure et les mains, m'en fit faire autant et, m'ouvrant la porte de son arrière-boutique, il me conduisit à travers ses magasins (j'ai su depuis qu'il se nommait Elie et qu'il était marchand de fer) jusqu'à sa boutique qui donnait rue de Lappe.

Quand je sortii, la rue était occupée militairement, le faubourg venait d'être pris d'assaut.

ALEXIS BOUVIER.

LES CENDRES DES RICHELIEU

Une grande cérémonie aura lieu prochainement dans l'église de la Sorbonne, à Paris, à l'occasion de l'exhumation des cendres de la famille Richelieu.

Le tombeau, élevé à gauche du chœur, va être déplacé et transféré dans la chapelle latérale, située à l'entrée de droite. Seul, le mausolée élevé à la mémoire du ministre de Louis XII restera à la même place.

On sait que la Sorbonne ne possède que le crâne de l'illustre cardinal, le reste de ses restes ayant été dispersé pendant la Révolution.

Dans le tombeau de famille, quatre personnes sont déjà inhumées:

1. Marie-Antoinette de Galliffet, duchesse de Richelieu, mère du duc de Richelieu;

2. Le duc de Richelieu, décédé en 1822;

3. Armande-Marie-Antoinette Duplessis de Richelieu, sa sœur, marquise de Montcalm, décédée le 17 août 1832.

4. La marquise de Jumillac, née de Richelieu, décédée le 20 mars 1840 (mère du duc de Richelieu).

ON A BESOIN

D'un solliciteur et collecteur énergique, parlant les deux langues, à qui nous donnerons un encouragement libéral. S'adresser à nos bureaux, 5 et 7, rue Bleury. Nul autre que des personnes d'expériences dans cette besogne et pouvant donner les meilleures références devront se présenter.

CHOSSES ET AUTRES

—Huit milles personnes sont partis de Paris le 19, en pèlerinage pour Lourdes.

—La Norvège envoie cet été des cargaisons de glace aux Etats-Unis.

—L'armée grecque, sous le commandement de Bourbaki, a été entièrement réorganisée.

—Une dépêche de Rome annonce que le pape a consenti à être parrain de l'héritier attendu du trône espagnol.

—La chambre des députés du Brésil a adopté une loi par laquelle tout Brésilien âgé de 21 ans est déclaré électeur.

—Le consulat de général de France à New-York est autorisé à rapatrier les personnes bénéficiant de la dernière amnistie.

—Il y a 18 banques qui font affaires en cette ville, y compris le département d'épargnes du bureau de poste.

—Ce fut le 19 août 1840, que le premier vapeur franchit les rapides de La Chine.

—On dit que l'invention des steamers date du 18 août 1807, et la découverte de la lumière au gaz du 19 août.

—Le nouveau collège de St-Boniface est près d'être terminé. Il coûtera \$50,000. C'est un bel édifice construit entièrement aux frais de l'archevêque Taché.

—La petit vocabulaire à l'usage des Canadiens-français, par M. l'abbé N. Caron, est en vente à 15 cents chez tous les libraires.

—Il est maintenant réglé d'une manière définitive que les noces d'or de Monsignor Déziel, curé de Lévis, seront célébrées le 1er septembre prochain.

—La suppression des aumôniers militaires en France, a été mise en force le 1er août. C'est la suite de la persécution contre le clergé catholique.

—MM. M. et W. Collinson, de Londres, offrent £1000 stg. au Dr Tannet, s'il veut jeuner 40 jours et 40 nuits sous leur surveillance.

—S. A. R. le duc d'Edimbourg a ordonné d'envoyer sur la côte d'Irlande quatre ou cinq vaisseaux de guerre de son escadre, pour être prêts à agir en cas d'éventualité.

—M. de Lessaps annonce que les Américains ont retiré leur opposition au projet du canal de Panama, et que la neutralité a été acceptée, sous la garantie des Etats-Unis.

—Un complot diabolique a été découvert à temps à Cork, pour prévenir la mort de centaines de personnes. Le complot avait pour fin de faire sauter les casernes.

—La Roumanie a adressé une note aux puissances se plaignant que la Russie envoie des émissaires sur son territoire et encourage les prétentions d'un aspirant au trône du prince Charles.

—Une dépêche annonce que la famine augmente d'une manière alarmante dans le Téhéran. Depuis le 1er juin, plus de 1,000 personnes sont mortes de faim. Le blé se vend £75 le tonneau.

—Il est arrêté, par un nouveau règlement de douane, que tout bagage à destination des Etats-Unis via Island Pond, devra dorénavant être examiné à la gare Bonaventure.

—Une dépêche de Calcuta dit que le major général Primrose est dans la citadelle de Candahar, attendant des secours, avec des provisions pour 45 jours. On dit que 6,000 soldats russes sont sur la frontière, entre Bender et Benî.

—Un correspondant du *Guardian* de Manchester, prétend que la guerre n'est qu'ajournée entre la Russie et la Chine, la première attendant pour la commencer d'avoir réuni une flotte imposante dans les eaux du Pacifique. Plusieurs journaux russes demandent l'annexion de la Corée.